



Fouettes vos chevaux, l'affaire est urgent (page 687).

Il s'agissait donc de libérer votre amie au plus tôt.

C'est alors que Nakoff, dont je vous ai déjà parlé, a accompli un exploit, qui sera inscrit dans les annales de notre association. Jamais encore les hauts fonctionnaires de l'empire russe n'ont été attrapés de la sorte.

Poltawsky fit venir Nakoff, et lui ordonna de faire remettre au plus tôt la jeune fille en liberté.

L'ordre était donné, et Nakoff n'avait qu'à l'exécuter au plus vite.

Il ne doit y avoir rien d'impossible pour un camarade,

même l'exécution d'un ordre qui, à première vue, paraît irréalisable.

Nakoff quitta la chambre, alla s'asseoir sur la dernière marche de l'escalier et se gratta l'oreille.

Comment faire ?

Il n'y avait pas à songer à faire usage de la force.

L'aide des quelques amis que nous comptons parmi le personnel de la prison, était inefficace.

Il ne restait qu'à jouer un tour pendable au directeur de la prison.

Cela était plus tôt dit que fait, car les directeurs de pareils établissements sont sur leurs gardes, et combien ! Il n'arrive que trop souvent que l'on s'efforce de leur arracher des prisonniers.

Il relut encore les notes que Poltawsky lui avait remises et qui relataient tout ce que l'on savait au sujet de la demoiselle, de son arrestation et de l'interrogatoire qu'elle avait subi.

Nakoff réfléchit longuement.

Il était déjà retourné chez lui, sans avoir trouvé le moyen d'accomplir sa mission. Tout à coup, il dut sourire de son bon sourire large, qui lui fend la bouche jusqu'aux oreilles et fait voir ses dents jaunes.

Il ne se sera pas écrié « Eureka », mais bien le mot russe qui y correspond.

Il quitta immédiatement sa demeure — vous savez qu'il loge dans notre hôtel — et se rendit dans notre garde-robe.

Lorsque vous vous rendrez en Sibérie avec nos camarades, vous serez sans doute en mesure de faire connaissance avec cette pièce.

Lorsque Nakoff en sortit, il était revêtu d'un uniforme de capitaine de la garde impériale, et une forte moustache ombrageait sa lèvre supérieure.

Malgré tout, il n'avait que fort peu l'aspect martial, car il a les jambes torses, et son visage est plutôt d'expression bonasse.

Je vous dis cela parce que cela ne fait que rendre l'aventure plus comique encore.

La main fièrement posée sur la poignée de son sabre, et retroussant de temps à autre sa moustache, Nakoff traversa les rues, salué respectueusement par tous les militaires, tant soldats qu'officiers.

Heureusement pour lui, il n'en vit pas beaucoup, car un officier intelligent n'eut pas manqué de remarquer cet étrange officier de la garde et lui eut posé des questions plutôt gênantes.

En ce cas, Nakoff eut été immédiatement appréhendé et votre

amie, sans doute, serait encore en prison.

Mais le sort favorisa notre homme et il parvint jusqu'à la garde qui, vers cette heure, est relevée, au palais du gouverneur.

Il resta aux environs jusqu'à ce que les soldats, relevés de faction, rentrèrent à la caserne, en compagnie d'un sous-officier.

Lorsqu'ils eurent traversé une couple de rues, assez loin donc pour ne pas être aperçus par les soldats qui avaient repris la faction, Nakoff parut.

D'une voix sonore, il commanda :

— Halte !

Les soldats obéirent comme un seul homme.

Le sous-officier s'avança.

— Ordre de l'empereur... lui dit Nakoff. Suivez-moi avec vos hommes.

Ordre étrange, direz-vous, et qui devait paraître d'autant plus étrange au sous-officier, au courant des habitudes militaires.

Mais actuellement, par le temps qui court, nous sommes tellement habitués à voir se passer des choses invraisemblables, que nous sommes portés à admettre tout sans observation.

Le sous-officier se laissa prendre ; d'ailleurs, il avait devant lui un uniforme d'officier de la garde, et cet uniforme inspire le respect et la crainte.

Le capitaine tira son sabre et, suivi par les soldats, il se rendit, en évitant autant que possible les rues fréquentées, vers la demeure du chef de police.

Oui, cela a été un vrai coup d'audace.

Il fit occuper l'édifice par ses hommes, et donna l'ordre formel au sous-officier de ne laisser ni entrer ni sortir qui que ce fût.

Puis, sans se faire annoncer, il pénétra dans le cabinet du chef de police, qui travaillait avec son secrétaire.

Il avait une crainte, m'a-t-il dit plus tard.

Si le chef de police ou son secrétaire téléphonait pour demander des renseignements, tout était perdu.

C'est pourquoi il se fit accompagner par quatre soldats.

Et s'approchant du bureau, il dit, d'une voix qui ne souffrait aucune hésitation de la part des soldats :

— Arrêtez ces deux hommes.

Les soldats s'approchèrent des fonctionnaires.

— Je suis le chef de police de Petersbourg ! s'écria celui-ci.

— Je le sais fort bien, répondit Nakoff, d'un ton calme. Je ne m'attendais pas à trouver ici l'empereur du Japon.

— Que me voulez-vous ?

— Ordre du tsar.

Et le capitaine sortit un papier de son portefeuille.

- Montrez-moi cet ordre.
- Je n'ai pas reçu cette mission.
- Que venez-vous faire ici ?
- Perquisitionner.
- Dans ma demeure ?
- Non, mes ordres ne concernent que votre cabinet.

L'homme respira.

Sans doute il avait, dans sa demeure, des papiers compromettants, qui pouvaient le perdre.

Et Nakoff dit aux soldats :

— Conduisez ces messieurs dans l'appartement adjacent. Surveillez à vous quatre portes et fenêtres, car vous me répondez des prisonniers. S'ils s'échappent, c'est la potence pour vous ! Allez !

— M'accuse-t-on de quelque chose ? demanda le chef de police, avant de quitter son cabinet.

— Je l'ignore.

Les soldats poussèrent les deux hommes dans l'autre chambre. Nakoff leur ordonna de laisser la porte ouverte.

Il s'assit derrière le bureau du chef de police et se mit à feuilleter sans la moindre hâte les papiers qui la couvraient.

Ensuite il prit les papiers et les livres qui encombraient les tiroirs.

Il en prit une couple, qu'il mit de côté, après les avoir consciencieusement examinés.

Il poursuivit ses recherches.

Finalement, il trouva ce qu'il cherchait et posa encore quelques papiers auprès de ceux qu'il avait mis à part.

Il se dirigea ensuite vers le bureau du secrétaire.

Ce meuble, ainsi que deux grandes armoires, était complètement couvert de papiers, et montrait beaucoup de tiroirs bourrés de documents.

Nakoff s'arrêta un moment devant les armoires, poussa un profond soupir et haussa les épaules.

— Ce n'est à faire, tout seul.

— Voulez-vous que je vous aide ? demanda le chef, qui regardait tout de l'autre pièce.

— Non, je vais revenir à l'instant avec deux de mes lieutenants.

Et, s'adressant aux soldats chargés de surveiller les fonctionnaires :

— Attention ! Que personne n'entre ni ne sorte ! Votre vie est en jeu.

Il reprit sa place devant le bureau, et traça quelques mots sur un des papiers qu'il avait en main.

Ce qu'il avait cherché, et trouvé, était une formule ordonnant

au directeur de la prison de mettre un prisonnier en liberté.

Il remplit cette formule au nom de la marquise d'Almansa y Jativa et, d'une main ferme, il traça au bas la signature du ministre.

Il l'a imitée plus d'une fois.

Ensuite il quitta le bureau, et, s'adressant au sous-officier, il lui dit :

— Que personne n'entre ni ne sorte... Quatre hommes doivent m'accompagner.

Le capitaine s'en alla avec ses quatre hommes.

Quelques minutes après, il se présentait devant le directeur de la prison.

Le capitaine de la garde impériale fut naturellement introduit aussitôt.

— Avec qui ai-je l'honneur...

Mais Nakoff qui savait que ses moments étaient précieux, interrompit le fonctionnaire :

— Ordre de l'empereur...

Et, sans en dire plus, il lui tendit l'ordre de libération de la prisonnière.

Le directeur en prit connaissance, d'une façon trop complète, à ce qu'il sembla à Nakoff.

— La chose presse ! dit Nakoff.

Le directeur le regarda d'un air perçant.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

Nakoff fut sur le point de lui répondre brutalement :

— Cela ne vous regarde pas ! Remettez-moi la prisonnière !

Mais il put se maltriser à temps, et il répondit :

— Le comte Wladimir Oerkoussof.

— Où est le délégué du ministre qui est chargé de me transmettre cet ordre, ainsi qu'il est mis au bas ?

Nakoff n'avait pas lu cette souscription.

Et à tout moment, au bureau de police, la chose pouvait être découverte, et le téléphone pouvait marcher pour prévenir le directeur de la prison.

Que faire ? Il eut recours à la brutalité.

— Je n'ai rien à voir avec toutes ces formalités, dit-il rudement. Mon colonel m'a dit, voilà un ordre, prenez quatre hommes et mettez la demoiselle en liberté. Ordre de sa Majesté l'empereur. Je n'ai pas besoin d'autres ordres et je suis venu immédiatement. Si dans deux minutes, la prisonnière n'est pas ici, je la fais rechercher par mes hommes. S'il est nécessaire je ferai prendre votre prison d'assaut, pour obéir à l'ordre du Tsar. Si vous ne voulez pas m'obéir, laissez-moi téléphoner à mon colonel, pour qu'il prévienne le ministre de ce qui se passe ici. Il s'agit ici d'une affaire

d'Etat du plus haut intérêt, où sont mêlés l'Espagne et l'Angleterre.

Il se dirigea vers l'appareil téléphonique et sonna.

— Laissez, dit le directeur, qui voyait que sa situation, sa liberté, peut-être, allaient être mises en jeu.

Il poussa sur un bouton électrique et donna ordre de faire amener immédiatement dans son cabinet la demoiselle enfermée dans sa demeure particulière.

Tandis que l'on cherchait la jeune fille, le directeur dit à Nakoff :

— Votre voiture se trouve sans doute dans la cour ?

Dans sa précipitation, Nakoff n'avait pas songé à cela.

Il est juste de dire qu'il était seul devant toute la besogne !

Comment mener une marquise à travers la ville, entre quatre soldats ?

Et encore pour l'amener auprès du ministre !

— Comme je suis stupide ! s'écria-t-il à haute voix. Et on me l'avait pourtant recommandé ! Mon cher directeur, vous me ferai plaisir en ne mentionnant pas le fait dans le rapport que vous allez adresser au ministre.

— Rassurez-vous ! fit le brave fonctionnaire. Il est fort possible que l'on oublie quelque chose, lorsqu'on fait une besogne à laquelle on n'est pas habitué. Voulez-vous que je fasse venir une voiture ?

— Si vous voulez faire cela, mon cher directeur, vous m'obligerez beaucoup.

Et, téléphoniquement, le directeur commanda une voiture.

Votre camarade fut amenée auprès du directeur, dut signer une couple de registres, et comme la voiture venait d'entrer dans la cour, le capitaine de la garde et votre amie y montèrent, et quittèrent la prison.

Le capitaine dit aux soldats qui l'attendaient devant la porte :

— Rentrez à la caserne. Je vous exonère aujourd'hui de tout service.

Les soldats firent le salut militaire et s'en allèrent.

Ils trouvaient que cet officier était un drôle d'officier, de laisser des soldats se promener seuls en ville, mais ils le nommèrent aussi un brave capitaine, puisqu'il leur donnait un jour de congé.

Nakoff avait immédiatement dit à votre amie, qui ne savait ce qui se passait :

— Je suis venu vous délivrer. Restez calme dans cette voiture, quoi qu'il puisse arriver.

Et au cocher, qui était fort étonné, mais qui n'osait pas se livrer à son étonnement, se trouvant en présence d'un capitaine de la garde et étant mandé par le directeur de la prison, Nakoff

ordonna :

— A la résidence d'été de monsieur le ministre Natitolaky. Fouettez vos chevaux, l'affaire est urgente.

Elle l'était en effet.

Notre homme voulait être aussi tôt que possible hors de la ville.

La voiture roulait à toute allure.

Lorsqu'elle fut arrivée dans un chemin désert, qui, à proximité de la résidence d'été, serpente à travers les bois, Nakoff fit arrêter les chevaux.

Il dit encore à la demoiselle.

— Restez assise. Il y va de votre liberté. Nous jouons gros jeu.

Ensuite il sauta de la voiture, et dit d'un ton rude au cocher :

— Descendez !

— Descendre, capitaine !

— Viens ici, te dis-je. Attache tes chevaux, là, à cet arbre.

Plus vite que ça !

— Mais je ne comprends pas...

— Inutile de comprendre...

Le cocher obéit et attacha ses chevaux à l'arbre indiqué.

— Suis moi maintenant.

— Où cela ?

— Dans la forêt.

— Que voulez-vous faire, capitaine !

— Si vous ne faites pas immédiatement ce que je vous ordonne, je vous casserai la tête.

Un cocher sait qu'un officier de la garde impériale se soucierait peu de tuer un malheureux cocher.

Nakoff avait déjà à moitié dégainé.

— Je vous suis, dit le cocher, mais ne me faites pas de mal.

Je suis marié et père de six enfants.

— Ils se féliciteront de l'aventure, pourvu que tu obéisses.

Il se rendit dans la forêt, assez loin de la chaussée.

— Déshabille-toi, et vivement..

L'homme obéit.

Nakoff l'avait imité.

— Mets mon uniforme.

— Moi, capitaine ?

— Qui sinon, ton cheval ?

L'homme obéit encore, plus mort que vif.

Entretemps, Nakoff avait vivement revêtu les frusques du cocher.

— Voilà vingt roubles pour toi... pas de remerciements. Tu vas rentrer immédiatement en ville. Inutile de te presser. Si tu parviens à rentrer sans être arrêté, tant mieux pour toi. En ce cas, cache aussi

bien que possible cet uniforme. Tu diras alors que je t'ai donné une raclée, et que je me suis enfui avec ta voiture. Si tu es arrêté, les circonstances te diront ce qu'il y a lieu de faire. Et vivement, en route, sans te retourner. En marche... va !

Le cocher se hâta de quitter la place.

Nakoff le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eut disparu à un tournant de la route.

Ensuite, notre ami détacha les chevaux, sauta sur le siège, fouetta les chevaux.

Et voilà comment Nakoff, tout seul, délivra votre amie et la conduisit en un lieu sûr, où vous la verrez ce soir.

Que dites-vous de cette aventure ?

Limiet était tout abasourdi.

Comme détective, il avait songé souvent à des aventures merveillesuses et hardies, et lui même avait fait souvent des choses devant lesquelles d'autres eussent reculé.

Mais faire une telle action d'éclat... non, il ne l'eut pas osé.

Après être resté un moment frappé de mutisme, il dit :

— Et, au début de votre récit, vous m'aviez dit que contre tout attente tout avait été facile ? Qu'eut-ce donc été si c'eut été difficile.

— Mais, Nakoff n'a rencontré aucun obstacle sérieux. La suite de l'aventure se trouve dans les journaux. Et ceux-ci ne disent pas tout, car sans doute la censure les aura muselés, comme toujours. Longtemps, le sous officier et ses hommes ont gardés les bureaux du chef de police. Nul ne pouvait ni entrer ni sortir... Pas même le chef de police, qui comprenait qu'il se passait quelque chose d'anormal et qui se désespérait de ne pouvoir téléphoner. Les soldats étaient impassibles et irréductibles. Finalement, lorsque les quatre hommes qui avaient accompagné Nakoff à la prison revinrent à la caserne et racontèrent ce qui s'était passé, l'on demanda des renseignements au ministère. L'on n'y savait de rien, bien entendu. Le chef de police fut délivré. Le sous officier et ses hommes furent emprisonnés. Le directeur de la prison dut venir au ministère, où il s'entendit adresser des paroles qu'il eut préféré ne pas entendre. Les plus fins limiers furent mis en campagne. Mais ils ne trouvèrent trace ni de la prisonnière ni de la voiture. Le télégraphe marcha dans toutes les directions. Tout à coup, la nouvelle se répandit que l'on avait arrêté le capitaine de la garde.

Mais l'on n'avait arrêté, comme on le sut plus tard, que son uniforme, dans lequel se trouvait le cocher. L'homme ne put en dire plus long. Lui aussi a été incarcéré.

Encore un coup : que dites-vous de cette affaire ?

— Magnifique ! s'écria Limiet, superbe ! il faut que je fasse

la connaissance de ce Nakoff.

— Vous le verrez ce soir.

— Que se passera-t-il donc cette nuit ?

— Vous serez admis dans notre association, bien entendu, si vous le désirez encore, après tout ce que vous avez entendu de nos affiliés et de leurs exploits.

— Je le demande plus que jamais, répondit Limiet.

— C'est parfait.

— Pour le moment, je ne vous demande que de rester ici jusqu'au moment où je viendrai vous chercher. Je vous conseille de vous déguiser ce soir, de la façon magistrale que je vous connais. La chose sera nécessaire, car la ville sera remplie de policiers, qui vous recherchent, ainsi que Nakoff et la prisonnière délivrée.

— Pour que je puisse me déguiser, il me faut mes ustensiles.

— Vous les avez.

— Tout se trouve dans les coffres que j'ai abandonnés à l'hôtel.

— Il faut absolument apprendre à mieux utiliser vos yeux, fit le diplomate en riant.

— Hein ?

— Vous auriez vu sinon que vos coffres et votre sac de voyage ont été apportés ce matin dans votre chambre.

— Ici ?

— Oui, nous étions persuadés que vous en auriez besoin.

— Allons, venez travailler sérieusement à présent, fit tout à coup Poltawsky à Deswerte, car nous avons perdu beaucoup de temps.

Limiet comprit que cela voulait dire qu'il lui fallait laisser les deux hommes seuls.

— Je me retire dans mes appartements, fit-il en riant, et pour ce soir, je me rendrai complètement méconnaissable.

— Parfait, dit encore le diplomate. Je vous ferai apporter quelques livres français, et je viendrai vous chercher ce soir.

Limiet se retira donc dans le réduit où il avait passé la nuit.

Dans un coin ses coffres étaient entassés, couronnés par son sac de voyage.

Il prit ce dernier, le plaça sur le sol, et s'assit dessus.

Il se mit à réfléchir à tout ce qui lui était advenu depuis qu'il avait mis le pied en Russie.

— Ces hommes peuvent accomplir de grandes choses, se dit-il, et, avec leur aide, je suis presque sûr de pouvoir délivrer Jeannot.

Il n'y a qu'une seule condition : c'est que nous arrivions en Sibérie.

Poltawsky et ses amis considèrent la police russe comme complètement incapable, parce qu'ils ont réussi à duper si savamment ce chef et ses hommes, Mais cela ne dit rien.

Parmi ces limiers, il doit s'en trouver d'intelligents et de hardis,

qui, à un moment donné, prendront leur revanche.

Et alors Poltawsky et ses hommes tomberont dans leurs filets !
Cela peut arriver rapidement.

Si nous sommes compris dans ce coup de filet, nous ne parviendrons jamais à sauver nos amis. Au contraire, si nous ne sommes pas pendus, nous serons peut-être bannis nous mêmes.

Depuis que j'ai assumé la charge de ramener le jeune comte auprès de sa mère, il s'est passé des choses !

Et il se mit à remémorer tout ce qui s'était passé :

La traversée de toute la France à la poursuite des deux garçons.

L'enlèvement à Mustafa, aux environs d'Alger, où il avait presque trouvé la mort, dans le jardin algérien.

Les différentes péripéties au Congo, où, par deux fois, il avait dû intervenir hardiment.

Son ascension au Cap, où il s'était accroché au fuselage de l'aéroplane.

Les aventures du pôle sud.

Sa fuite avec le diamant, à bord du Victoria.

Et tout cela s'agrémentait des petits incidents, qui avaient émaillé ces aventures.

Ensuite le naufrage du navire de l'Anglais et l'atterrissage sur la côte coréenne.

Dans ce laps de temps relativement court, il avait vécu beaucoup de choses et avait eu beaucoup d'aventures.

Un nouvel avenir s'ouvrait devant lui, à présent, qui serait rempli, peut-être, de plus d'aventures encore.

— Nous voilà devant, il faut que nous passions, se dit-il, et il ne faut craindre après tout que la pendaison ou le bannissement perpétuel.

Et si c'est écrit, comme eut Tarara, je n'eusse pas échappé à mon sort, même si j'étais resté bien calmement à Bruxelles.

On lui apporta des livres et des revues et il passa la majeure partie de son temps à lire.

Dans l'après-midi, on lui servit un excellent dîner, pour lequel son lit lui servit de table.

Vers le soir, il se mit à se grimer et lorsque Deswarte parut dans la chambre, il ne reconnut plus Limiet, qui avait l'air hâlé de soleil, comme s'il eut passé toute sa vie à travailler au soleil et qui était couvert de poils, comme s'il eut voulu prouver que l'homme descend du singe.

— Ce qu'il y a de mieux, dit le diplomate, c'est que vous portiez votre valise et que vous marchiez à mes côtés.

C'est ainsi qu'ils sortirent du bâtiment.

Ils traversèrent quelques rues et prirent alors une rue de tra-

verse, où une voiture attendait devant une maison.

Le Russe regarda attentivement autour de lui et prêta l'oreille.

Lorsqu'il fut persuadé qu'ils n'avaient pas été suivis, il sauta dans la voiture.

— Jetez la valise sur la galerie, et venez vite ici, dit-il à Limiet, qui obéit aussitôt.

Le cocher fouetta ses chevaux et la voiture se mit à rouler vivement.

— Tout danger est écarté à présent, fit Deswerté, pour autant qu'un de nos hommes ne nous trahisse point et ne fasse connaître à la police notre lieu de rendez-vous.

— Cela s'est-il déjà passé que vous soyez trahi par les vôtres ?

— Plus d'une fois... Lorsque dix hommes sont réunis, il faut que ce soit par hasard que parmi eux qui ne se trouve ni traître ni lâche.

Et la police a toujours de l'or, pour payer la moindre délation à notre sujet. D'immenses sommes sont dépensées pour cela par le Gouvernement. La police de notre pays coûte des millions et encore des millions ; à l'étranger même, dans toutes les grandes villes d'Europe, elle entretient des agents et des officiers, pour surveiller les nihilistes, qui émigrent pour aller faire de la propagande dans d'autres pays.

Knasj par exemple, où qu'il se rende, est toujours entouré par un grand nombre de limiers russes.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que des policiers pénètrent parmi nous.

Ce qui est plus, ces infâmes se montrent plus ardents nihilistes que nous mêmes, ils provoquent et arrangent des attentats, qu'ils vont ensuite dénoncer aux autorités, et de nombreux camarades sont arrêtés.

D'autre part, il y a des gens qui sont parfaitement sincères en s'affiliant, mais qui, poussés par le manque d'argent, acceptent les offres des tentateurs policiers.

Mais vous comprenez aussi que nous prenons des mesures radicales vis-à-vis des traîtres, des délateurs et des agents provocateurs.

Où qu'ils puissent se cacher, ici, à l'étranger, en Europe, en Amérique, l'un ou l'autre jour une balle ou un coup de poignard les abat, un de nos camarades a été chargé d'exécuter la sentence de mort rendue contre ces chiens.

Plus tard, vous jugerez plus sainement de toutes ces choses.

Je crois que nous voilà au lieu de destination.

En effet, la voiture venait de s'arrêter.

Le diplomate en sortit, suivi par Limiet.

Il faisait nuit noire.

Nulla lumière ne brillait.

Devant eux se trouvaient des arbres et coulait un ruisseau, pour autant que Limiet put s'en assurer.

— Donnez moi la main, dit Deswerte, je vous guiderai, car il ne fait pas gai ici, pour celui qui ne connaît pas la route.

Il fit quelques pas, suivi de Limiet, et traversa un pont.

Ils se trouvèrent alors devant une porte composée de barres de fer entrelacées.

Derrière cette porte devait se trouver une habitation, car Limiet aperçut une fenêtre faiblement éclairée, à droite de l'entrée.

Le diplomate sonna trois fois, sans que l'on puisse entendre résonner la cloche.

Un moment après, un être humain, muni d'une lanterne, se présenta de l'autre côté de la porte.

Il s'arrêta à deux mètres de celle-ci, sans souffler mot.

— Honneur au tsar ! fit Deswerte.

— Oui, au dernier tsar ! répondit l'apparition.

Encore deux fois la même scène se renouvela, à quelque deux cents mètres d'intervalle.

Alors Limiet vit se dresser un grand édifice, se détachant en noir sur le fond noir du ciel.

— Prenez garde, fit le guide, nous voici à l'escalier.

Ils gravirent une demi-douzaine de marches, Deswerte ouvrit une porte et nos amis se trouvèrent dans un large corridor vivement éclairé.

Du dehors, l'on ne pouvait même pas voir qu'il brûlait de la lumière à l'intérieur de l'édifice !

— Je vais vous mener auprès de votre amie, fit le diplomate. Elle sera contente de vous voir, sans doute, après toutes les aventures qui vous ont séparés.

Il conduisit Limiet au premier étage, le long d'un large escalier de marbre, orné de beaux groupes, et le fit entrer dans une chambre meublée fort luxueusement, où une jeune femme était assise, plongée dans la lecture d'un livre.

L'épais tapis qui couvrit le sol amortissait le bruit de leur pas.

Le diplomate serra légèrement la main de Limiet et quitta la pièce...

Le détective fit encore quelques pas dans la direction de la jeune femme et s'arrêta, hésitant.

— Ce Deswerte ! au lieu de lui donner quelques renseignements. Était-ce Victoire ? Il lui avait pourtant dit : je vous conduirai auprès de votre amie ! Mais Victoire était en habits masculins et cette jeune femme est vêtue d'une magnifique toilette de soirée.

— Mademoiselle, fit Limiet, permettez-moi...

La jeune fille sursauta, et regarda le nouvel arrivé d'un air effaré.

Mais malgré son déguisement, elle reconnut immédiatement Limiet et s'élançant vers lui, elle lui passa ses bras autour du cou, s'écriant :

— Monsieur Limiet, comme je suis heureuse de vous voir !

Limiet était tout ébahi.

— Moi aussi, je suis heureux de vous trouver en liberté, fit-il enfin.

— Je craignais de vous voir arrêter !

— Vous voyez que tel n'a pas été le cas.

— Vous savez que j'ai été vite arrêtée, moi !

— Oui, je suis au courant de toutes vos aventures.

— Mais moi j'ignore tout ce qui vous est advenu, du moment où j'ai quitté l'hôtel, pour vous donner l'occasion d'aller porter la lettre de Knasj à son destinataire.

Succinctement, Limiet raconta ce qui lui était arrivé depuis sa visite à Poltawsky.

— Et nous allons nous enrouler comme nihilistes, fit Victoire.

— Cela ne vous inspire-t-il pas de crainte ?

— C'est le moyen de retrouver Jeannot, aussi je suis prête à tout.

— Moi aussi, fit brièvement Limiet.

Quelques moments après, l'on frappa à la porte de la chambre et un homme entra.

Il portait un manteau noir, un chapeau noir aux larges bords, et son visage était couvert d'un masque.

Une épée nue brillait dans sa main.

En un français d'accent impeccable, il dit :

— Suivez-moi.

Limiet offrit la main à Victoire, et ils suivirent l'inconnu.

Celui-ci ouvrit une porte et invita nos amis à entrer.

Ils se trouvèrent alors dans une grande salle, entièrement tendue de noir, et dont le sol étant recouvert d'un épais tapis noir.

Au plafond, également tendu de noir, étaient suspendues deux lampes, qui donnaient une lumière dorée et éclatante.

Contre l'un des murs brillait une croix, formée de cinq boules d'or en largeur, et de six en hauteur.

Devant ce signe, se trouvait une estrade, avec une table couverte d'un tapis noir.

Sur cette table se trouvait un cierge, brûlant devant une statuette de saint.

A côté, se trouvaient un livre, une tête de mort et un large glaive.

Derrière la table, dans de larges fauteuils de velours, étaient assis trois hommes, enveloppés de larges manteaux noirs, un chapeau noir à larges bords sur la tête et le visage masqué.

Devant la table, sur le sol, se trouvaient deux chaises, toutes noires également.

Tout cela produisit une profonde impression sur Limiet et sur Victoire.

— Prenez place, leur dit-on.

Et ils s'assirent sur les chaises.

L'un des trois hommes, celui qui se trouvait à droite, se leva et, étendant les bras au-dessus de la tête, il se mit à parler en russe.

Cela avait l'air d'une prière, d'une invocation.

Lorsqu'il se rassit, l'homme de gauche se leva, et dit en français, mais avec un fort accent russe :

— L'enquête a démontré que les deux personnes qui se trouvent assises là méritent d'être admises dans les rangs des chevaliers de la Justice.

L'homme assis au milieu, demanda :

— Quelles sont ces personnes ?

Et l'autre répondit, à la grande stupéfaction de Limiet, qui ne savait pas les nihilistes si bien renseignés sur son compte :

— L'un d'eux est Oscar Limiet, né à Bruxelles, en Belgique, au cours d'un voyage, fait en compagnie de John M. Steadily, lord Peenskilty, il a prouvé être un homme courageux, ne reculant devant aucun danger.

— Qu'il soit notre frère.

— L'autre, poursuivait l'homme, et c'est ici que la stupéfaction de Limiet atteignit son comble, est la marquise d'Almansa y Jativa, née à Paris, elle vient, par amour pour un prisonnier russe, demander notre appui pour délivrer celui-ci, et elle est prête, en retour, à servir notre sainte cause.

— Qu'il en soit ainsi, fit l'homme qui semblait présider l'assemblée des III.

— Approchez-vous de l'autel, fit l'homme de droite.

Limiet et Victoire gravirent l'estrade et s'approchèrent de la table.

Les trois hommes se levèrent.

Le président prit la parole :

— Avant de vous admettre formellement, je vous donne encore le temps de la réflexion.

Etes-vous conscients de ce que vous allez faire ?

Il est encore temps de retourner sur vos pas.

Ce que nous exigeons de vous ne se laisse par définir : cela dépend des circonstances.

Le serment seul, que vous serez invités à émettre, vous prouvera que l'engagement que vous contractez est terrible.

Je vous en donnerai lecture.

L'homme prit le livre et lut à haute voix :

— Je jure par l'Être suprême, et sur mon âme, conscience et honneur, d'obéir, dès aujourd'hui, en tout et pour tout, au grand maître, même vis-à-vis du tsar, mes parents et amis.

Donc, dit-il, nous exigeons pleine et entière obéissance, même si l'on vous demandait de tuer vos père et mère.

Vous n'existez plus en tant qu'homme, vous devenez un outil dans nos mains, un instrument.

Réfléchissez, pesez bien votre décision.

Dans dix minutes nous viendrons vous demander votre réponse définitive.

Les hommes s'éloignèrent par une porte pratiquée derrière eux dans le mur, et Lamiel resta seul avec Victoire.

— Ces dix minutes sont parfaitement inutiles, dit Victoire.

Ma résolution est ferme comme le roc, je ne recule devant rien, où il s'agit de sauver Jeannot.

Je répète ce que je vous ai dit : je m'allierais à n'importe qui s'il pouvait m'aider à délivrer Jeannot.

Une seule chose m'ennuie : c'est que nous restons ici à Pétersbourg, que nous perdons tant de temps !

Entretemps, Jeannot attend avec impatience quelque avis, quelque réponse à sa lettre à Steadily, et il se livre au désespoir, peut-être.

— Il n'y a pas d'autre moyen de tenter l'affaire, dit Lamiel, que de nous affilier aux nihilistes.

Que ferions-nous, nous deux, en Sibérie ?

Moi aussi je ne recule pas, moi aussi je suis prêt à tout risquer pour pouvoir finalement ramener Jeannot à sa mère.

Quelques moments après, les trois hommes reparurent et reprurent leur place derrière la table.

— Eh bien, dit le président, avez-vous réfléchi, et votre résolution de nous servir n'a-t-elle pas varié ?

— Non, fit Lamiel.

— Non, fit Victoire.

Le président s'adressa à Lamiel :

— Posez la main sur ce crâne humain.

Lamiel obéit.

— Répétez ce que je vais vous dire :

Et d'une voix impressionnante, il répéta la formule de serment qu'il avait fait connaître auparavant à Lamiel :

Je jure par l'Être suprême, et sur mon âme, conscience et honneur, d'obéir, dès aujourd'hui, en tout et pour tout, au grand maître, même vis-à-vis du tsar, mes parents et amis.

Lorsque Lamiel eut prononcé ces paroles d'une voix claire et

nette, le président lui dit :

— Si je vous disais : prenez ce poignard, allez trouver l'empereur, et plongez lui cette arme dans le corps, que feriez-vous ?

— J'irais...

— Et si je vous disais : votre mort nous est nécessaire, que feriez-vous ?

— Je me brûlerais la cervelle.

— Inclinez la tête.

Limiet fit ce qu'on lui demandait.

Le président pris la glaive et en toucha légèrement le cou de Limiet, comme, au temps jadis, les princes armaient les chevaliers.

— Au nom de tous les affiliés, je vous accepte comme frère.

Un à un, les trois hommes s'approchèrent de Limiet et l'embrassèrent.

La porte de la salle s'ouvrit et l'homme masqué qui avait introduit Limiet, lui posa la main sur l'épaule, et lui dit :

— Suivez-moi.

Et il emmena Limiet, par la porte, derrière l'estrade.

Les trois hommes reprirent leur place derrière la table et le président demanda à Victoire de prêter serment à son tour.

D'une voix claire, qui ne décelait pas la moindre émotion, la jeune fille répéta les paroles du président.

Celui-ci lui dit ensuite :

— Si je vous disais : voici un revolver, allez trouver l'impératrice, et ses enfants et tuez-les un à un, que feriez-vous ?

Sans hésitation, quoique d'une voix tremblante, Victoire répondit :

— J'obéirais.

— Et si je vous disais : votre amour peut nous être d'un grand secours, allez épouser cet homme, que feriez-vous ?

Terrible question pour Victoire !

Mais elle se maîtrisa en un moment, sans que les hommes aient pu devenir son trouble, et elle répondit :

— J'obéirais encore.

— Inclinez la tête.

Et, tout comme Limiet, et de la même manière, Victoire, marquis d'Almanza y Jativa, fut incorporée parmi l'armée des révolutionnaires russes.

Elle aussi fut introduite par l'homme masqué dans la salle adjacente.

De là, on la mena dans une plus grande salle encore, où se trouvaient réunies au moins cinq cents personnes.

Parmi les assistants se trouvaient beaucoup de femmes.

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
